

# GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

## ABONNEMENT :

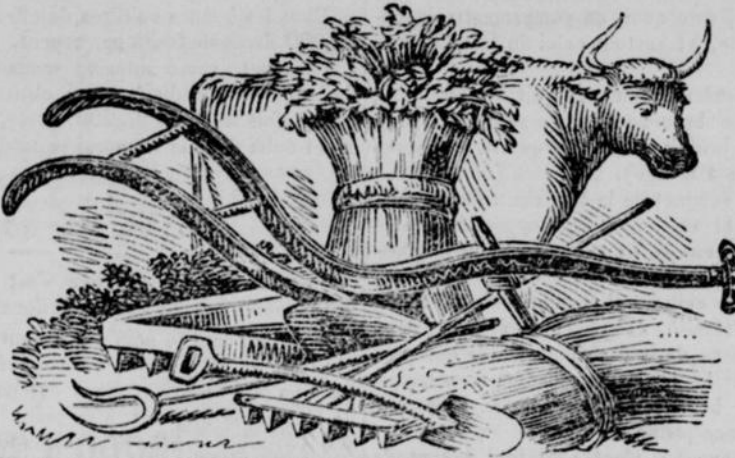
21.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet, 1<sup>er</sup> octobre, ou 1<sup>er</sup> janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



## ANNONCES :

1<sup>re</sup> insertion, 8 cts. la ligne  
2<sup>e</sup> " etc. 2 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

## CAUSERIE AGRICOLE

### Des plantes potagères de grande culture

DE LA CITROUILLE.

(Suite.)

Le moment le plus favorable pour effectuer le semis de la citrouille, c'est le printemps lorsque les gelées tardives ne sont plus à craindre, ou lorsque la température moyenne s'est élevée à  $\approx 12^{\circ}$  centigrade ( $54^{\circ}$  Fahrenheit). Ce moment arrive ordinairement vers la dernière quinzaine de mai. Et le terrain devra être prêt à recevoir la semence à cette époque.

Pour cela, dit M. P. Joigneaux : Nous ouvrons de larges trous à la distance de 9 pieds pour les courges (citrouilles) coureuses ou de 6 pieds seulement pour celles que nous nous proposons de pincer (arrêter), et de  $2\frac{1}{2}$  à 3 pieds pour les courges non coureuses. Nous jetons dans ces fosses une ou deux pelletées de fumier de vache très-consommé ; nous pressons ce fumier avec les pieds, nous le couvrons ensuite avec quelques lignes de bonne terre très-divisée, et nous plantons, le petit bout en l'air, deux ou trois graines, puis nous recouvrons avec un mélange de terre et de fumier. Aussitôt les plantes levées, nous les abritons contre les nuits froides avec des branchages, précaution qui n'est de rigueur que dans les contrées froides.

Dans ce dernier cas, l'usage des couvertures est d'autant plus nécessaire que les semis ont été effectués plus de bonne heure ; mais si, comme nous venons de le dire, la semence n'a été confiée au sol que dans la dernière quinzaine de mai, on pourra sans danger, s'exempter de ce soin qui pourrait devenir coûteux lorsqu'on cultive la citrouille sur une étendue relativement considérable. D'autres cultivateurs font un peu autrement. Ainsi M. Dubreuil, dans son cours d'agriculture, nous donne le mode de préparation suivant :

" Quand le moment est venu, on trace avec le rayonneur des sillons légers et distants les uns des autres de  $4\frac{1}{2}$  pieds (1<sup>m</sup> 60).

D'autres sillons, offrant entre eux la même intervalle, sont tracés perpendiculairement aux premiers. A chaque point d'intersection (point où deux lignes se rencontrent), on ouvre avec la houe (gratte) une petite fosse de 18 pouces de diamètre et de 14 pouces de profondeur, et l'on y place une couche de près d'un pied de bon fumier consommé et bien tassé, ou son équivalent en engrais pulvérulent (en poudre) suffisamment humecté. Cet engrais est immédiatement recouvert par une couche de terre meuble de  $\frac{1}{2}$  de pouce d'épaisseur sur laquelle on place trois semences en triangle, espacées de près de 2 pouces l'une de l'autre, et que l'on charge de  $1\frac{1}{2}$  pouce à  $2\frac{1}{4}$  pouces de terre mélangée de terreau. La germination s'effectue ordinairement au bout de huit jours."

Ces deux modes de préparation ne diffèrent pas d'une manière très-notable. La seule différence qui mérite d'être notée c'est l'espacement que l'on doit mettre entre chacune des buttes où l'on déposera la graine. Ainsi M. P. Joigneaux recommande 6 et même 9 pieds pour les variétés coureuses, tandis que M. Dubreuil n'exige que  $4\frac{1}{2}$  pieds.—Il est difficile de déterminer cette distance d'une manière absolue. La nature, la richesse du sol et le climat la font varier considérablement. Le climat froid étant moins favorable à la citrouille que le climat chaud, il est incontestable que la distance devra être moindre dans le premier que dans le second. De même pour les sols ; plus leur composition et leur richesse seront favorables à la croissance de la plante, plus l'espacement devra être augmenté.

En général, dans nos localités, l'espacement ne doit pas dépasser  $4\frac{1}{2}$  à 5 pieds.

M. P. Joigneaux continue ainsi : " Dès que la première feuille de nos plantes est convenablement développée, nous supprimons les deux plus faibles et n'en gardons qu'une seule. En temps sec, nous arrosons avec de l'eau dégourdie au soleil et dans laquelle nous avons soin, de quinzaine en quinzaine, de délayer deux ou trois poignées de colombine (fiende de pigeon) sèche par arrosoir, la colombine étant pour les courges le plus actif de tous les engrais."

La fiende de poules, quoiqu'un peu moins active que celle de

pigeons, peut cependant être employée avec avantage dans ce cas-ci.

La plante est douée d'une force de végétation remarquable, tellement que dans la plupart des cas un seul sarclage et un seul grattage suffisent à la citrouille, car les feuilles et les courants couvrent bientôt toute la surface du sol.

Quant aux arrosements, ils doivent cesser dès que les fruits approchent de leur maturité, sans quoi, on compromettrait forcément le succès de la récolte, et surtout celui de sa conservation.

"A mesure que la tige centrale s'élève," dit M. Dubreuil, "les feuilles naissent et une branche latérale se développe à leur aisselle. Il en naît ainsi jusqu'à quatre des quatre premières feuilles caulinaires (attachées à la tige). On pince (couper avec le pouce et l'index) alors le sommet de la tige centrale, au-dessus de la quatrième feuille, et on laisse développer les quatre branches jusqu'à ce que les premiers fruits aient atteint la grosseur d'un œuf. A ce moment, on retranche deux des branches, en conservant de préférence celles qui portent les plus beaux fruits, puis on coupe l'extrémité de chacune de ces deux branches conservées, au-dessus de la deuxième feuille qui précède le fruit. On visite ensuite le champ de temps en temps, pour supprimer les nouveaux bourgeons. Deux beaux fruits par plante suffisent pour assurer une pleine récolte."

Si, au contraire, on veut que les plantes portent autant de fruits qu'elles le peuvent, et qu'en même temps elles donnent à leurs produits une grande abondance de nourriture, on agit de la manière suivante : On laisse tous les fruits, puis à la place du deuxième nœud qui précède immédiatement le fruit, on pratique une incision longitudinale (dans le sens de la longueur) au-dessous de ce nœud. Puis, on prend une petite fourche de bois avec laquelle on met l'incision en contact immédiat avec le sol, et l'on recouvre le tout, tige et fourche, avec une petite butte de terre. L'on opère alors ce que l'on appelle généralement le marcottage, et l'endroit où l'incision a été faite émet de nouvelles racines qui, s'implantant dans le sol, y puisent un surcroît de principes alimentaires.

On comprend alors facilement que cette surabondance de nourriture que reçoit la plante doit lui permettre d'alimenter suffisamment un nombre beaucoup plus considérable de fruits, et c'est en effet ce qui a lieu.

M. P. Joigneaux recommande encore quelques soins que voici : "Dans les terrains et les climats secs, il y a toujours profit à établir un paillis épais autour de chaque pied. Ce paillis (couche de paille courte) conserve la fraîcheur et seconde l'effet des arrosements."

"Lorsque l'on veut des courges (citrouilles) d'un gros volume, il faut bien se garder de toucher aux feuilles qui les ombragent. Aussitôt que l'on enlève ces feuilles, l'écorce du fruit se racornit sous l'action directe du soleil, et il a toutes les peines du monde à grossir."

"Sous les climats humides et un peu froids du Nord, on cultive parfois les courges au mûr, en espalier (appuyé sur le mûr), au moyen de tuteurs; et quand les fruits ont un volume qui menace d'entraîner ou de fatiguer les tiges, on dispose des tablettes ou morceaux de planches pour les soutenir."

**Récolte.**—Les auteurs agricoles recommandent de récolter la citrouille lorsque les feuilles se flétrissent ou sont déjà flétries, et qu'en frappant sur le fruit, il rend un son sec et creux. Mais il faut ajouter qu'il faut se mettre en garde contre les gelées de l'automne auxquelles elle est très-sensible.

Dans nos localités, il n'est pas recommandable pour faire la récolte d'attendre que les feuilles soient flétries, car ce seraient les gelées qui produiraient cette flétrissure, et alors il serait à craindre que les fruits ne se ressentissent de ces mêmes gelées.

Il faut donc dévancer cette époque et récolter dans le courant de septembre. Pour cela, on détache le fruit de la tige, en lui laissant tout son pédoncule (queue) avec une petite partie de la tige.

Si le temps est au beau, on laisse la récolte exposée au soleil, puis on la rentre et on la met à l'abri dans un endroit sec et frais; mais non exposée au soleil ni à la gelée.

Dans les bonnes cultures de citrouilles on peut obtenir jusqu'à 41,000 livres de fruits par arpent.

Dans cet exposé nous ne sommes pas entrés dans les détails de la culture jardinière qui obtient des citrouilles atteignant quelquefois le poids de 200 livres, mais nous avons une excuse à cet oubli dans le titre qui se trouve en tête de cette causerie.

## REVUE DE LA SEMAINE

Le parlement de Québec s'est ajourné au 16 du courant; les membres ont dû avoir une douzaine de jours de vacance.

Whelan, dont le nom a fait tant de bruit et que conservera l'histoire de notre pays, a été exécuté à Ottawa le 11. Il est mort en bon chrétien. Sans nul doute, il a obtenu miséricorde du Souverain Juge, et, à ce point de vue, son exécution a été une véritable grâce. Rappelons-nous le toujours: mieux vaut l'expiation dans le temps que dans l'éternité.

L'élection a eu lieu à Kamouraska: M. C. A. P. Pelletier est élu pour les Communes, et M. Chs. Roy pour la Chambre locale.

M. du *Courrier de St. Hyacinthe* nous a dit son dernier mot, à propos du débat qu'il a soulevé touchant nos remarques sur l'un des écrits de M. Dunn. Il veut se venger de ne pas avoir eu raison. Il avait appelé à son secours les *navets* et les *choux*, voire même l'*avoine de Norvège*. Ça ne lui a pas suffi. Nous le trouvons présentement accroupi à l'ombre du *genêt*; il n'est pas si bien caché qu'on le croirait: il laisse voir un bout de quelque chose. Il nous crie sur tous les tons, du fond de sa cachette: "Le *Naturaliste canadien* veut infiniment mieux que la *Gazette des Campagnes*." Ça nous fait présu-mer que le *Naturaliste* abordera bientôt le chapitre des oies. Adieu donc, M. du *Courrier de St. Hyacinthe*.

Le *Naturaliste canadien* de janvier nous arrive. Il est de mauvaise humeur contre nous, de si mauvaise humeur qu'il n'a pas pris le temps de s'endimancher: grâce, style et grammaire, il a tout mis cela de côté, comme bagage trop embarrassant dans la lutte. Il s'est imaginé que nous avions lancé des regards de travers vers l'endroit d'où venait la nouvelle de sa prochaine et inévitable éclosion, et, plein de cette idée, le voilà qui enfourche Rossinante, une hart de bourdaine à la main, une hart de *viorne nue*, comme dirait M. son Rédacteur, et qui se met à nous traquer d'une étrange façon. On connaît ses allures. Comme il n'est plus de mode de combattre contre les moulins à vent, le digne descendant du Chevalier de la Manche fait la guerre aux pucerons et aux criquets. Avec le temps les goûts changent et des goûts on ne dispute pas, dit le proverbe.

Mais voyons un peu et entrons en matière. Le *Naturaliste* de janvier dit que nous nous sommes ému à la nouvelle de sa prochaine apparition, et le *Naturaliste* de décembre, 1868, nous reproche trop de froideur à son endroit, vu que nous nous sommes contenté de noter son apparition. Comment ici concilier le *Naturaliste* de décembre avec celui de janvier? D'un côté, nous sommes ému; de l'autre, nous ne le sommes pas; qu'est-ce donc qu'il veut dire? Se comprend-il lui-même? Il serait à le désirer. Nous laissons à la science la solution de ce difficile problème.

“ La *Gazette des Campagnes* est devenue *ferrailleuse*, continue-t-il, depuis sa dernière métamorphose. ” En premier lieu, nous protestons contre le mot *ferrailleuse* ; le dictionnaire français ne le reconnaît pas pour légitime ; nous protestons, en second lieu, contre l'exactitude de l'avancé que, dans l'intention du *Naturaliste*, l'adjectif *ferrailleuse*, de fabrique toute nouvelle, porte dans ses flancs. La *Gazette des Campagnes* n'a pas attaqué le *Naturaliste* ; c'est celui-ci, au contraire, qui tout le premier s'est présenté devant le public, l'œil en feu, le bec gros, les poings sur les hanches, nous sommant avec menaces de lui rendre raison de notre conduite. “ Vous ne vous êtes pas uni à toute la presse du pays pour appeler notre apparition ? dit-il. L'entendez-vous ? Quand même il nous menacerait de toutes les foudres d'un Jupiter Olympien, nous ne saurions comment nous y prendre pour appeler une apparition. Il faut vraiment être savantifié et savantifiant pour faire de ces choses-là ; le commun des mortels n'y mord pas. ”

Le fin mot de l'affaire, c'est que le *Naturaliste* eût désiré qu'on le grattât là où il lui démangeait, c'est-à-dire qu'il aurait voulu nous faire chanter quelques stances en son honneur, et des stances bourrées de compliments. Malheureusement, ça ne nous le disait pas dans le temps, et à vrai dire, il n'y avait pas de quoi. L'époque naturelle des compliments venue, nous nous sommes expliqués, et puis, comme il en fallait tout de suite et de robustes, nous les avons pris chez lui : il en avait élaboré tout exprès. L'aurait-on cru ? Il a mal pris la chose ; il s'est fâché tout rouge, et nous a accusé de mauvaise foi. Or, il faut voir ce qu'il entend par mauvaise foi, ce *Naturaliste* qui est en train de refaire la science ! “ Vous ne trouvez pas raisonnable, dit-il, de nous louer, parce que nous n'étions pas encore né ; vous attendiez notre premier numéro ; et cependant vous vous servez. ” pour nous faire des éloges, d'une phrase de notre prospectus ? “ Ou est donc la bonne foi ? ”

Le *Naturaliste* veut dire ici, car il a besoin qu'on l'interprète en français, que la phrase dont nous avons fait usage pour le complimenter, étant dans son prospectus, nous aurions tout aussi bien pu nous en servir avant sa naissance qu'après. Mais ce n'est pas là la question. Nous n'avons jamais dit que c'était le manque de formules qui nous avait empêché de donner des éloges au *Naturaliste* tout juste au moment où son savant Rédacteur l'aurait désiré ; mais ce que nous avons déclaré est ceci : nous voulions attendre pour voir si ces formules élogieuses étaient bien en rapport avec l'objet à qualifier. Nous le demandions à notre tour : où donc est la mauvaise foi ? S'il faut absolument qu'il y ait mauvaise foi, elle ne peut exister que chez ceux qui s'adressent des louanges qu'ils savent ne pas mériter, et qui cependant veulent obliger leur prochain à répéter ce qu'ils disent, par conséquent à outrager la vérité.

Le *Naturaliste* essaie de se justifier d'avoir dit que nos musées étaient encore à naître, lors de son éclosion. Il en vient à admettre que le musée de Botanique, à l'Université-Laval, est très-considérable, mais il ajoute, comme correctif, que comparé à ceux de son espèce dans les autres pays, ce n'est qu'un faible commencement. Or, ces deux assertions ne vont pas ensemble : un musée, qui en soi est très-considérable, reste ce qu'il est ; il ne peut pas descendre à n'être plus qu'un faible commencement de musée, quel qu'importants que soient ceux de l'étranger auxquels on le compare. Cela se comprend de suite, quand l'amour-propre n'y met pas obstacle. Et puis, comme le *Naturaliste* veut avant tout être canadien, et qu'il le dit bien haut, il ne devrait pas professer pour certains musées de l'étranger cette admiration exclusive qui lui fait dédaigner de nommer ceux de notre pays. Ajoutons encore qu'un grand tort du *Naturaliste*, c'est de se croire germe beaucoup plus fécond qu'il n'est.

Le *Naturaliste* s'accroche à un autre moyen de justification,

parce qu'il sent bien que le premier ne suffit pas. Il nous rappelle qu'il a dit que nos musées étaient encore à naître pour ainsi dire, et il ajoute que, dans la citation que nous avons faite, nous avons, par l'omission de ce correctif pour ainsi dire, donné à l'idée que renferme sa phrase une toute autre portée. Que le *Naturaliste* nous permette de lui dire qu'il est ici dans l'erreur : l'idée est la même dans les deux cas : le correctif en question n'affecte que la forme, qui devient plus douce, mais nullement le fond.

Dans notre première réplique à M. le Rédacteur du *Naturaliste*, nous avons été nécessairement amené à parler de M. l'abbé Ovide Brunet, un des professeurs les plus distingués de l'Université-Laval, et que l'illustre Rédacteur semblait vouloir tenir dans l'ombre. Il nous riposte là dessus qu'il ne prendra pas un à un les MM. du Séminaire de Québec pour faire leur éloge et vanter les rapports qu'ils peuvent avoir avec telle ou telle célébrité. Il nous invite à le faire, si nous le jugeons convenable. Il s'agit bien de cela, en vérité ! Qui jamais a demandé à M. le Rédacteur du *Naturaliste* de faire la galerie des MM. du Séminaire de Québec ? Personne ne leur veut ce mal ; on désire seulement qu'il rende justice à l'un d'eux. M. le Rédacteur du *Naturaliste* aura beau se débattre, M. Brunet aura infiniment plus fait que lui pour l'avancement de l'histoire naturelle en Canada, et, à ce titre, il aurait dû être mentionné dans une publication qui se dit uniquement consacrée aux intérêts de cette science.

M. le Rédacteur du *Naturaliste* se donne la mission de relever les erreurs de la *Gazette des Campagnes* en fait d'histoire naturelle. Il pourra se convaincre, par la lecture de l'article qui suit, qu'il n'a pas encore reçu toutes les grâces nécessaires à sa vocation. Quant à nous, qui ne nous occupons guère d'histoire naturelle, nous prions l'illustre Rédacteur, l'ennemi juré de toutes les inexactitudes, de reviser son *tableau chronologique de l'histoire du Canada*, d'en faire une nouvelle édition, et de biffer les insultes qu'il a trouvé moyen de lancer à la figure d'un Pape, Alexandre VI, que la véritable critique historique justifie pleinement des crimes que lui ont imputés des philosophes impies. Cette rectification est infiniment plus importante que celle qui a trait aux pucerons et au genêt.

Nous aurions bien d'autres choses à dire à M. le Rédacteur du *Naturaliste*, si cela ne nous faisait pas sortir du cadre que nous devons remplir avant tout. Qu'il nous suffise de lui dire ici que sa dissertation sur le Castor, par exemple, est un tissu d'inexactitudes. Pour être savant, il faut savoir faire autre chose que copier servilement ou traduire inexactement. Que M. le Rédacteur du *Naturaliste canadien* réfléchisse là-dessus et qu'il en tire des conséquences pratiques.

## CORRESPONDANCE

### Questions.

M. le Rédacteur,

Permettez-moi de me servir de votre excellente feuille pour demander au Rédacteur du *Naturaliste canadien* quelques explications relatives à cet animal si cher à nous, le castor. Cet intéressant quadrupède, (je crois que le *Naturaliste* admet que ceux qui ont parlé du castor avant lui n'ont pas eu absolument tort de le classer parmi les quadrupèdes) cet intéressant quadrupède a donc été fort maltraité par les savants, et c'est avec un vrai bonheur que je le vois entre les mains de notre ami du nouveau, mais surtout lumineux recueil. Seulement, ne comprenant pas bien (ah ! la faute est toute à moi, je l'avoue bien humblement) quelques-unes des phrases de l'article *Castor*, publié par le *Naturaliste*, je me permets de demander, chapeau bas, quelques éclaircissements.

Je lis donc, première livraison, page 12 : " De très-fortes griffes arment leurs extrémités, et les postérieures en portent une surnuméraire sur le second doigt, caractère particulier à cet animal ; " et je lis encore, page 13 : " Le but de l'animal dans la construction de ces digues est de maintenir l'eau tous jours à peu près au même niveau, afin qu'il puisse avoir, en tous temps, dans sa cabane qu'il construit sur les bords de ces étangs artificiels, un bain toujours prêt à le recevoir dans la partie inférieure.... "

Après lecture de ces deux phrases, je me suis senti et je demeure sous le faix d'énormes perplexités à propos de ces extrémités et de ces postérieurs des castors. De plus, je ne parviens pas à m'édifier complètement sur le point de savoir si le castor trouve un bain toujours prêt dans la partie inférieure de sa cabane, ou si le castor trouve un bain dans la partie inférieure de lui-même.

Un mot de réponse obligerait

UN ÉLÈVE NATURALISTE.

Le *Courier de St.-Hyacinthe* est instamment prié de reproduire.

### Nos erreurs d'après le " Naturaliste Canadien "

Le *Naturaliste* a découvert dans la *Gazette des Campagnes* un grand nombre d'erreurs en fait d'histoire naturelle. C'est pour lui, dit-il, un devoir de signaler toutes les erreurs des journaux qui s'aventurent sur ce terrain. Son motif est excellent ; il veut faire honneur à la science, et rendre service à ceux qui cela regarde. Ainsi gare à vous, journalistes imprudents qui vous vous aventurez sur un terrain qui vous est inconnu. Le *Naturaliste* est là pour vous surveiller. Il entend bien s'acquitter scrupuleusement de ce devoir, et suivre jusqu'au bout cette haute mission de grand redresseur de torts qu'il s'est donnée à lui-même. Il n'est encore qu'à son second numéro, et déjà il trouve moyen de consacrer plusieurs pages à la *Gazette des Campagnes*, et même d'attaquer M. le Dr. de Bonald, de Montréal, qui a écrit de savants articles sur l'élevage des chevaux en Canada.

Vraiment cela promet beaucoup pour l'avenir du *Naturaliste*. Si son savant rédacteur trouve que la *Gazette des Campagnes* est ferrailleuse depuis sa " dernière métamorphose, " c'est-à-dire depuis près d'un an, quel nom faudra-t-il lui donner à lui qui ne compte que quelques jours d'existence ? Il ferraille dur pour un journaliste encore au maillot. Que sera-ce donc quand il sera grand ?

M. de Bonald saura bien se tirer d'affaire avec un pareil adversaire. Les écrits du savant docteur ont d'ailleurs un immense avantage sur ceux du *Naturaliste*, celui d'être irréprochables sous le rapport du style. Les règles de la langue française y sont scrupuleusement respectées. Il est partout intelligible parce qu'il est partout correct.

Examinons maintenant ce que le *Naturaliste* appelle nos erreurs.

Il nous reproche d'avoir recommandé le genêt pour faire disparaître la chenille de la piéride du chou. Or, dit-il, le genêt ne croît pas en Canada, pas même en Amérique, si ce n'est dans " une certaine localité du Massachusetts où il est naturalisé en s'échappant des jardins. "

M. le *Naturaliste* ajoute : " Le genêt appartient à la famille des légumineuses, " (histoire d'enseigner le monde, mission spéciale du savant docteur ; ainsi tout malentendu est impossible maintenant). " Nous en avons une espèce dans notre jardin, " continue l'illustre botaniste. Ainsi, nous ne pouvons plus maintenant recommander le genêt, puisque cette plante ne

peut se cultiver que dans son jardin de Portneuf. Il a sans doute pris un brevet d'invention, d'importation ou d'implantation pour que le commun des mortels ne puisse faire ce que le savant botaniste fait dans son propre jardin.

La *Gazette* avait recommandé l'usage des cendres non lessivées pour combattre les pucerons dans les pépinières de choux. Notre ami se demande si ce sont bien des pucerons dont la *Gazette* a voulu parler. Il ajoute qu'il ne le croit pas, puisque dans le même article il est dit qu'au moment de l'opération on voit les pucerons sauter de tous côtés. Il s'écrie : " Qui a jamais vu sauter des pucerons ? on sait que cet insecte n'a qu'une marche fort paresseuse et fort lente. "

Avant de répondre à cette grave objection de puceron, nous rappellerons au savant rédacteur ce que nous lui avons dit dans le numéro du 28 janvier qui l'a mis de mauvaise humeur : " Que le *Naturaliste* relève nos inexactitudes en fait d'histoire naturelle, nous ne demandons pas mieux. Toutefois nous le prions bien humblement de remarquer qu'en cette matière surtout, des auteurs très-autorisés pensent fort diversement sur les mêmes choses ; nous avons autant de chance d'être dans le vrai en suivant les uns, que lui en suivant les autres. "

En écrivant ces lignes, il y a deux semaines, nous ne pensions pas que l'on nous offrirait si tôt l'occasion d'en faire l'application.

C'est M. Jules Rieffel qui va répondre à la question des pucerons. M. Rieffel est directeur de l'École impériale du Grand Jouan en France. Il tient un rang distingué dans la presse agricole. Nous avons l'honneur de le connaître personnellement. C'est une bonne autorité en agriculture. Puisque le *Naturaliste* n'a pas voulu remarquer dans notre numéro du 24 décembre une citation de M. Rieffel, de 35 lignes avec guillemets, nous lui rappellerons que l'habile directeur du Grand Jouan recommande l'emploi des cendres lessivées, contre les pucerons. " On les voit, dit-il, sauter de tous côtés sans s'arrêter nulle part. "

Entre le savant rédacteur du *Naturaliste* et M. Jules Rieffel, nos lecteurs peuvent maintenant choisir. Dans le langage ordinaire on donne souvent le nom de puceron à des insectes qui aux termes rigoureux de la science portent d'autres noms. C'est chose admise. Il faudra d'autres preuves que celle-là pour prouver que la petite *Gazette* est coupable du péché d'ignorance.

Le *Naturaliste*, page 46, nous pose gravement trois questions, avec sommation de lui répondre catégoriquement. Les deux premières ont rapport à la piéride du chou et du navet, et à l'anthomye de Poignon ; il veut savoir si ces insectes se trouvent à Ste. Anne ; il demande leurs noms scientifiques, " avec l'ordre, la famille et la tribu. " Il veut même qu'on lui envoie des spécimens par la poste.

Ne serait-il pas mieux de se servir de l'Express ? c'est toujours plus sûr. Nous recevions en échange quelques arbres de sa pépinière appartenant à une famille particulière dont la plupart des sujets ne reprennent pas, et nous les confrontons avec ceux de notre collection, pour voir s'il y a moyen de les faire reverdir. Le savant *Naturaliste* pourrait bien aussi profiter de l'occasion pour nous envoyer des échantillons des rocs et des pierres dont il parle, page 9, pour les comparer avec ceux de notre collection. Nous serions curieux de savoir la différence qui existe entre les uns et les autres.

La troisième question est encore plus curieuse. Il veut que la *Gazette* lui parle " d'un petit animal sous forme de serpent, dessinant des ondulations sur l'eau, au bord des rivières et des fossés ; extrêmement délié, guère plus gros qu'un crin de cheval ; il demande le nom scientifique de cet animal : est-ce un serpent, un ver, un insecte ? "

Pendant que notre ami était en humeur de nous faire passer

a l'examen, sous prétexte de nous confondre, et peut-être aussi pour quelque autre motif. . . . ., il aurait pu multiplier les questions et demander bien d'autres choses encore. Les 24 pages de son journal n'y auraient pas suffi.

Le rédacteur des *causeries agricoles* de la *Gazette* donne le nom des plantes et des insectes nuisibles d'après les auteurs les plus autorisés, tout comme le rédacteur du *Naturaliste* l'a fait dans sa *Flore Canadienne*.

Quand ces insectes, comme la piéride, l'anthomye et la noctuelle en valent la peine, il en donne soigneusement les caractères entomologiques. Nos lecteurs doivent se rappeler ce qui a été dit dans les *causeries* du 7 et du 28 janvier. Mais nous n'avons pas la prétention de décider la question de savoir si tel ou tel insecte existe ou n'existe pas en Canada, si telle ou telle plante est ou n'est pas susceptible d'être cultivée ici. La science expérimentale n'est pas encore assez avancée pour cela. Cependant on nous fait un crime de ne pas décider toutes ces questions d'un coup de plume. La *Flore Canadienne* elle-même, malgré la profondeur et l'étendue des connaissances de son auteur, n'a pas osé donner son dernier mot sur toutes les plantes dont elle a parlé. Et le *Naturaliste* voudrait que la *Gazette* étrangère à la spécialité dont il s'occupe, fut plus capable que lui de le faire. Il s'abuse donc lui-même, s'il croit que le public n'est pas capable de découvrir ses inconséquences.

Ses lecteurs qui pour la plupart sont des savants de haut plumage, peuvent bien tomber en extase quand on leur parle d'Hémiptères, de Ditiscides, d'Hydrocarides, d'Hydrophyllides, de Nevroptères, de Diptères, d'Orthoptères, de Lépidoptères, etc. (voir le *Naturaliste*, page 48). Mais la *Gazette des Campagnes*, la *petite gazette*, ne vise pas si haut. Elle s'adresse avant tout aux cultivateurs, aux exploitants du sol, à cette classe de rudes travailleurs qui veulent qu'on appelle un chou un chou, un puceron un puceron, la *bourdaine* la *bourdaine*. Si on leur parlait des alises, des hémiptères, et de la famille des crucifères, ils ne comprendraient pas. Ça sent trop le pédagogue.

Evidemment notre ami veut changer les rôles en déplaçant les hommes et les choses. Son journal est une spécialité et la *Gazette* une autre spécialité. Pourquoi ces provocations à une lutte étrangère à notre but commun? Ne dirait-on pas que se souvenant d'un certain jeu de son enfance, *Embrouille, embrouille*, il cherche un compère pour faire une partie? Il paraît disposé à donner la patoche à tous ceux qui ne le saluent pas et à lancer des pierres aux passants. S'il tient tant à divertir le public il peut s'adresser ailleurs et frapper à d'autres portes. La *Gazette des Campagnes* n'aime pas à s'amuser à ces espiègleries. Il veut faire du bruit pour attirer l'attention. Peut-être croit-il que cela est nécessaire pour consolider son œuvre naissante. Cela n'est ni convenable, ni digne, surtout quand on porte un nom aussi respectable que celui du rédacteur du *Naturaliste*.

Ici nous serions bien tenté de lui faire un beau compliment pour sa *Flore* et son *Verger canadien*. Mais réflexion faite, tout bien considéré, et après avoir pris l'avis d'habiles casuistes, il ne faut pas exposer l'auteur à l'occasion prochaine de pécher contre la belle vertu de modestie. Le *Naturaliste* peut faire beaucoup de bien, si la direction est modérée, prudente et sage. Il faut donc qu'elle cesse d'être *ferrailleuse*, par respect pour la dignité du journalisme et surtout pour les règles de la grammaire.

Notre réponse a été un peu longue. Cela devait être. Mais il ne faut pas que le *Naturaliste* s'imagine que nous ayons l'intention d'ennuyer nos lecteurs de pareilles querelles à l'avenir. Nous avons toutes les sympathies possibles pour le succès de son œuvre. Qu'il nous laisse poursuivre la nôtre sans s'occuper de

nous, comme nous promettons bien de ne point nous occuper de lui. Il tiendra sans doute à avoir le dernier mot. Il l'aura, nous ne voulons pas lui contester cet honneur.

#### Petite chronique agricole

La tempête du 4 courant s'est fait sentir dans toutes les parties de la Province, comme on le voit par les différents rapports des journaux. Tous s'accordent à dire que c'est une bordée de neige exceptionnellement forte. Elle a donné lieu à deux avalanches: une à Hadlow où sept cottages ont été complètement ensevelis avec leurs habitants; mais il n'y a pas eu de perte de vie, les maisons seules ont eu à souffrir: l'autre au Cap Diamond, vis-à-vis de la chapelle des marins. Des petits garçons qui s'amusaient en ce moment à glisser en cet endroit ont disparu tout-à-coup sous ce monceau de neige, mais de prompts secours sont venus à temps les soustraire au danger qui les menaçait. L'un d'entre eux cependant n'est revenu à la vie que par les soins du médecin.

La semaine dernière nous avons eu une température constamment douce. Au commencement de cette semaine le froid est revenu. Nous venons d'avoir une nouvelle tempête qui ne l'a cédé en rien à celle du 4.

### FEUILLETON

## LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

### XI

#### Un soupçon mal fondé.

(Suite.)

— C'est peu croyable, répondit Cyprien. Toutes les circonstances, d'ailleurs, se réunissent pour l'accuser: sa présence dans la caverne, la promptitude, l'énergie avec lesquelles il s'est précipité au secours de la victime désignée.

Le baron se disposait à faire de nouvelles observations, lorsqu'il en fut empêché par l'entrée de l'hôtelier.

— Quelles nouvelles, maître Tremplin? demanda-t-il avec impatience.

— Son Excellence Henri de Brabant, envoyé de Son Altesse le duc d'Autriche, est arrivé ce soir au *Faucon-d'Or*, répondit l'aubergiste; il m'a chargé de vous remettre cette lettre, dont il était porteur.

Tremplin se retira dès qu'il se fut acquitté de sa mission. Le baron regarda la suscription de la lettre, reconnut l'écriture de son fils, et se hâta de briser le cachet.

Après avoir parcouru le contenu de la lettre, il la passa à Cyprien, qui lut ce qui suit:

« Bien cher et bien honoré père,

« Le porteur de cette lettre, le chevalier Henri de Brabant, a honoré votre château de sa présence, en se rendant à Prague. Je l'ai suffisamment vu pour être bien certain qu'il est un très-digne chevalier et un très-agréable gentilhomme, et que, assurément, il est fait pour honorer le Conseil à Prague, en supposant qu'il doive y prendre part, comme je le pense. Les nouvelles agréables vont vite, et j'ai toute raison de croire que Henri de Brabant est tel que je vous le représente; veuillez, mon honoré père, l'accueillir en conséquence. »

Votre fils soumis,

« RODOLPHE. »

— Cette lettre dit beaucoup de bien de l'Autrichien, observa Cyprien en rendant la messive au baron; et votre fils s'exprime avec un enthousiasme et une autorité. . . . .

— Assez! cria le baron. Croyez-vous que dans des temps aussi troublés que ceux où nous vivons, il n'y ait pas des précautions à prendre au sujet de sa correspondance? Il y a entre Rodolphe et moi une certaine entente sous ce rapport; et nous allons voir

tout à l'heure si la signification vraie de sa lettre est ce qu'elle paraît être.

En parlant ainsi, le baron éten lit la lettre sur la table en plaçant le côté écrit dessous ; puis de son doigt, il mouilla le papier avec du vin qu'il prit dans sa coupe. Cela fait, il reprit la lettre et la relut vivement, tandis que Cyprien suivait ses mouvements avec une curiosité mêlée d'une certaine anxiété.

— Ah ! voilà qui est différent ! s'écria-t-il. Lisez-la maintenant.

M. Cyprien prit la lettre, la parcourut à la hâte et trouva qu'en effet, elle avait éprouvé une grande altération.

Voici ce qu'elle contenait :

« Bien cher et honoré père.

« Le porteur de cette lettre, le chevalier Henri de Brabant, a déshonoré votre château de sa présence, en se rendant à Prague. Je l'ai suffisamment vu pour être bien certain qu'il est un très-indigne chevalier, et un très-désagréable gentilhomme, et que, assurément, il est fait pour déshonorer le Conseil à Prague, en supposant qu'il doive y prendre part, comme je le pense. Les nouvelles désagréables vont vite, et j'ai toute raison de croire que Henri de Brabant est tel que je vous le représente ; veuillez, mon honoré père, l'accueillir en conséquence.

« Votre fils soumis,

« RODOLPHE. »

— A présent, nous avons effectivement de bonnes raisons de nous défier de ce rusé, de ce traître d'Autrichien ! s'écria Cyprien. Il est évident que M. Rodolphe a des motifs pour nous mettre ainsi en garde. Mais il nous est impossible, pour le moment, de voir quel est son but. Dans tous les cas, vous conviendrez avec moi que, tout en nous montrant vis-à-vis de lui polis et courtois, nous devons le surveiller de près.

— C'est, en effet, le mieux que nous ayons à faire, répondit le baron. Quand avez-vous intention de présenter le chevalier à la princesse ?

— Demain matin, répondit Cyprien en se levant et en bantonnant son ample redingote.

— Où comptez-vous passer la nuit ? demanda le baron de Ratenberg. Ne feriez-vous pas bien de vous reposer ici jusqu'à demain ?

— Non, monseigneur ; il est absolument nécessaire que je me rende sans délai au château d'Hamelin.

Après avoir prononcé ces paroles, Cyprien salua le baron et partit.

## XII

Comment notre héros consent à faire un voyage qui n'était guère de son goût.

Le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Il était vers neuf heures du matin ; les deux pages de Henri de Brabant avaient obtenu de leur maître la permission d'aller visiter la ville, les rues et les monuments, et ce dernier était occupé à terminer certaines dépêches qu'il avait commencées la veille, après le départ de maître Tremplin.

Soudain, la porte de l'appartement s'ouvrit, et M. Cyprien apparut sur le seuil. Il était absolument tel que le jour où le chevalier l'avait rencontré près de la petite chapelle : sa large redingote tombant jusqu'aux pieds l'enveloppait comme d'habitude, dissimulant ainsi ses formes presque athlétiques, et son capuchon lui cachait toute la partie supérieure de la figure.

En entrant, il jeta sur notre héros un regard scrutateur, afin de s'assurer si le chevalier soupçonnait qui était l'antagoniste contre lequel il avait lutté dans la caverne, au milieu de l'obscurité ; mais en voyant l'air de franchise avec laquelle il était accueilli, il se tranquillisa complètement de ce côté.

— Votre excellence a-t-elle bien réfléchi à tout ce qui s'est passé entre nous, dans une occasion récente ? demanda M. Cyprien, après avoir échangé quelques compliments.

— Je me trompe fort, ou nous sommes d'accord sur tous les points, dit Henri de Brabant. Il ne vous reste plus qu'à remplir une certaine condition.

— Je suis venu pour cela, répliqua Cyprien. La princesse Elizabeth est déjà informée de la conversation que nous avons eue ensemble, et elle a consenti à recevoir Votre Excellence aujourd'hui même.

Je suis prêt, si vous le voulez, à vous conduire en sa présence.

Le présume, d'après votre observation, que son Altesse Royale ne doit pas être à une bien grande distance ? dit le chevalier en serrant ses papiers dans un bureau dont il garda la clef.

Suivez-moi, répliqua Cyprien sans répondre autrement.

Ils quittèrent l'antel du *Façon-d'Or*, et se dirigèrent vers la porte du sud. C'était par cette même porte que Henri de Brabant était entré, la veille, à Prague. Mais au lieu de poursuivre la grande route, Cyprien tourna brusquement à gauche, et longea les fortifications pendant près d'un quart d'heure. Le chevalier marchait derrière lui, et ils n'échangèrent pas une syllabe jusqu'au moment où ils arrivèrent à un bosquet au milieu duquel était tracé un étroit sentier.

— Attendez quelques minutes, seigneur chevalier, dit Cyprien en s'arrêtant. Il est nécessaire que nous nous entendions sur un point que je n'ai pas voulu discuter à l'hôtel, où nous avions à craindre l'indiscrétion des curieux.

— Parlez franchement et sans réserve, exclama le chevalier.

— Votre Excellence me pardonnera, reprit Cyprien avec un léger embarras, de vous rappeler certaines paroles que je vous ai dites à la petite chapelle. Je vous ai démontré que, sans moi, votre illustre maître ne pouvait rien en Bohême, pas même découvrir la retraite de la princesse Elizabeth, et bien moins encore découvrir où est déposée sa fortune.

— Je me rappelle parfaitement tout cela, dit Henri.

— Et ne devinez-vous pas dès lors quelles conditions la prudence m'ordonne de vous imposer ?

— Vous désirez, sans doute, que je m'engage par un serment solennel à ne jamais révéler la retraite de Son Altesse royale, dit le chevalier ; je suis prêt à le faire.

— Vous êtes bien prêt de deviner, mais ce n'est pas tout à fait cela, répliqua Cyprien. Pour parler franchement, ajouta-t-il d'un ton ferme et décisif d'un homme qui se débarrasse soudainement de toute contrainte, nous sommes dans des temps où la prudence et la circonspection sont des plus nécessaires. Or, vous admettez qu'il s'agit d'une chose de la plus haute importance, lorsqu'il est question de vous conduire à l'asile, à l'asile secret, fit-il en appuyant sur les mots, où s'est réfugiée la malheureuse princesse.

— Expliquez-vous hardiment, dit Henri de Brabant, car je m'aperçois que vous n'êtes pas disposé à vous contenter de ma parole. Soit ; je ne suis qu'un étranger, et vous avez naturellement le droit d'être soupçonneux. Comment puis-je vous garantir que le lieu qu'habite Son Altesse royale sera pour moi un secret inviolable ?

— Je vous demande de permettre qu'on vous couvre les yeux pendant qu'on vous conduira à la demeure de la princesse, et qu'on vous en ramènera, après l'entrevue que vous aurez avec elle.

En parlant ainsi, il fixa les yeux sur le chevalier pour lire sur son visage l'effet que produisaient ses paroles.

— Par le ciel ! s'écria Henri, les joues pourpres d'indignation ; dans toute autre circonstance, je regarderais une pareille demande comme une insulte.

— En ce cas, séparons-nous tout de suite, dit Cyprien froidement.

— Non pas ! s'écria le chevalier avec moins de colère. J'accepte votre proposition, parce qu'il est de mon devoir de faire abnégation de moi-même quand il s'agit des intérêts de mon maître. Mais puisque vous traitez ce sujet comme une véritable affaire où la parole d'un homme d'honneur est comptée pour rien, il me semble qu'il y a une stipulation que de mon côté . . . .

— Achevez ! dit Cyprien avec impatience.

— Je veux dire qu'après mon entrevue avec la princesse, vous serez encore tenu de me prouver l'existence de cette fortune que, dites-vous, elle doit apporter en dot à son mari. Car une princesse sans trône et sans fortune serait un triste présent à faire à mon maître, le duc d'Autriche.

— Vous serez satisfait, seigneur chevalier, répondit Cyprien après quelques moments de réflexion. Maintenant qu'il n'y a plus de difficulté entre nous, suivez-moi.

Ils se remirent à marcher, et au bout de quelques centaines de pas ils entrèrent dans un petit cimetière.

Rien de plus pittoresque que ce lieu de repos des morts qu'entouraient une quantité d'arbres verdoyants. Les croix et les tombes, muets mais éloquents témoignages du voyage des hommes à travers la vie, étaient semées au milieu de bouquets de cyprès et sous le feuillage des yeuses; et la lumière et l'ombre qui se jouaient sur les gazons, étaient comme l'emblème des joies et des chagrins qui avaient marqué la carrière de ceux qui maintenant dormaient du sommeil éternel.

Cyprien traversa ce cimetière, et quand il fut à l'autre extrémité, il tourna brusquement à l'angle d'une petite chapelle.

Derrière cet édifice était un domestique, tenant deux chevaux tout sellés; il avait sous le bras un paquet roulé. Il le tendit à M. Cyprien, sans rien dire, et puis se retira et disparut dans les bosquets.

Cyprien déroula le paquet, qui n'était autre chose qu'une longue robe de moine. Il pria alors notre héros de vouloir bien la revêtir, et quand le chevalier eut accédé à sa demande, il rabattit le capuchon sur son visage de manière à l'empêcher de voir, tout en lui laissant la possibilité de respirer librement.

Quand ces arrangements furent terminés, Cyprien aida Henri de Brabant à monter sur un des chevaux, sauta lui-même sur l'autre; et, prenant le coursier du chevalier par la bride, il partit au trot.

Ils continuèrent à marcher ainsi, sans échanger un mot. Le chevalier s'aperçut de l'instant où ils sortirent du bois, d'abord parce qu'il n'était plus embarrassé par les branches, et qu'ensuite la brise frappait davantage son visage. Mais bientôt ils rentrèrent de nouveau dans un bois, et au bout de peu de temps, ils retombèrent dans la plaine.

L'idée vint au chevalier que probablement son guide voulait lui faire paraître très-long un voyage qui était sans doute très-court, qu'il doublait ou triplait la distance en faisant des mouvements en zigzag, et de nombreux circuits. Il acquit bientôt la conviction qu'il ne s'était pas trompé.

Ils marchèrent pendant plus d'une heure et demie. Enfin ils firent halte, une porte massive roula sur ses gonds, et puis le sabot des chevaux résonna sur le pavé. La large porte se referma derrière eux; ils étaient arrivés à leur destination.

— Permettez-moi de détacher votre capuchon, seigneur chevalier, dit Cyprien lorsqu'ils eurent mis pied à terre.

Dès qu'il se trouva débarrassé, Henri de Brabant reconnut qu'il se trouvait au milieu d'une cour spacieuse, formant un carré parfait, et bordée de chaque côté d'énormes bâtiments, dont la construction régulière et uniforme présentait une apparence imposante. Les dessus des portes étaient en marbre, les fenêtres étaient hautes et étroites, et leurs verres dépolis ne permettaient pas à l'œil de pénétrer dans l'intérieur des appartements.

— Deux pages élégamment vêtus prirent les chevaux par la bride; et deux autres, également bien mis, attendaient debout sur le seuil d'une porte ouvrant sur un spacieux vestibule. C'est là que Cyprien conduisit le chevalier; et les deux derniers pages auxquels nous avons fait allusion les précédèrent dans un magnifique escalier orné de vases remplis de fleurs, et de statues d'albâtre soutenant des vases dans leurs mains.

L'étage auquel aboutissait ce superbe escalier était couvert de tapis de velours; aux murs étaient suspendus de magnifiques tableaux, représentant les scènes les plus frappantes de l'histoire de Bohême.

Il y avait un corridor de chaque côté de l'escalier; et c'est dans l'un d'eux que les pages conduisirent Cyprien et le chevalier. Il était évident toutefois, que M. Cyprien était là sur un terrain qui lui était familier; car il n'eut pas un seul regard pour les objets curieux qui se trouvaient à profusion autour de lui.

Arrivés au bout du corridor, les pages ouvrirent une porte à deux battants, qui se refermèrent sans bruit dès que le chevalier et son guide furent passés. Ces derniers se trouvèrent alors dans une anti-chambre élégamment meublée, où quatre belles jeunes femmes, mises simplement, travaillaient à des ouvrages de tapisserie.

Les pages, avons-nous dit, étaient restés dans le corridor; mais l'une de ces jeunes filles s'empressa de se lever, ouvrit une porte au bout de l'anti-chambre, écarta la portière de velours, et se rangea pour que M. Cyprien et notre héros pussent passer. La portière retomba, la porte se referma derrière eux; et le chevalier se trouva dans un appartement meublé avec magnificence,

à l'extrémité duquel était un siège d'où une jeune dame éblouissante de beauté se leva pour le recevoir.

## XIII

## L'héritière de la couronne de Bohême.

La pièce dans laquelle Henri de Brabant venait d'être introduit était, avons-nous dit, splendidement meublée. Le dais, ou cette partie de l'appartement où était assise la jeune femme, était couvert de velours violet frangé d'or; les draperies étaient de satin blanc; le plancher était en mosaïque, et sur les murailles, qui étaient couvertes de riches boiseries, étaient des armoiries et des blasons incrustés d'or, d'argent et de perles.

La jeune dame qui occupait cet appartement était la princesse Elizabeth. Elle avait une taille de nymphe; son visage était gracieux et frappant, sa taille était mince; la fraîcheur de ses joues indiquait qu'elle avait conservé une vigoureuse santé, en dépit des malheurs qui l'avaient éprouvée.

Elle s'avança de quelques pas au-devant du chevalier et de M. Cyprien. Au premier, elle fit une gracieuse inclination de tête, puis, se tournant vers l'autre, elle lui dit d'une voix mélodieuse: — Soyez le bienvenu dans ma retraite.

— Puisse Dieu permettre que cette entrevue tourne à votre plus grand avantage, répliqua Cyprien en portant les yeux de la princesse à Henri de Brabant.

— Son Altesse royale, assurément, n'a qu'à vouloir pour commander à sa destinée, dit le chevalier en se tournant tour à tour vers Elizabeth et son guide.

La princesse conclut de ces paroles qu'elle avait produit une impression favorable sur l'envoyé du duc d'Autriche, et Cyprien, qu'il allait envoyer à son maître un rapport favorable.

Une vive rougeur couvrit soudain les joues de la princesse; et, se tournant de côté, elle affecta de jouer avec l'éventail en plumes d'autriche qu'elle tenait à la main. M. Cyprien alla à l'autre extrémité de l'appartement, où il s'assit et parut tomber dans une profonde rêverie.

Henri de Brabant comprit qu'il voulait lui fournir l'occasion de parler sans contrainte à la princesse Elizabeth, et il l'aborda immédiatement.

Elle se plaça sur un sofa, et indiqua une chaise au chevalier, en lui faisant signe de s'asseoir.

Henri prit alors la parole, et dit d'une voix touchante: — Votre Altesse voudra bien croire que ce n'est pas pour lui faire un compliment que je lui affirmerai que sa malheureuse situation me touche profondément. Restée orpheline à un âge si tendre, privée d'une couronne qui est votre héritage, forcée de vivre ainsi dans la retraite, avec la pensée que votre patrie est en proie aux dissensions, vous ne pouvez qu'inspirer la plus vive sympathie. Et souvenez-vous, princesse, que ce ne sont pas seulement mes sentiments que j'exprime, mais aussi ceux de mon maître, le duc d'Autriche.

— Et je vous remercie, seigneur Henri de Brabant, dit Elizabeth dont les joues étaient sillonnées de larmes. Je vous remercie, répéta-t-elle, d'une voix à moitié suffoquée par les sanglots, non-seulement de la sympathie que vous me témoignez de la part du souverain dont vous êtes le représentant, mais aussi pour les bonnes paroles que vous m'avez dites de votre générosité.

— Madame, reprit le chevalier, ce serait faire preuve d'une affection ridicule que de vous demander si vous connaissez le motif qui m'a procuré l'entrevue que j'ai l'honneur d'avoir avec Votre Altesse royale. Je vous prierai donc, sans plus de préambule, de me dire franchement si c'est de votre libre consentement et d'après votre bon plaisir que l'on a ouvert avec le duc d'Autriche certaines négociations dont vous êtes l'objet.

En prononçant la dernière partie de cette phrase, le chevalier tourna les yeux du côté de Cyprien, qui était assis à l'autre bout de l'appartement, et il fut frappé, presque effrayé de l'expression des regards que ce dernier tenait fixés sur la princesse.

Toutefois, en rencontrant le rayon visuel du chevalier, M. Cyprien se hâta de baisser la tête. Au même moment, Henri se tourna vers Elizabeth, et vit que son attention était absorbée par M. Cyprien. Une vive rougeur se répandit sur le visage de la jeune princesse; et l'idée vint à l'esprit de notre héros qu'elle était honteuse d'avoir laissé deviner l'influence que M. Cyprien exerçait sur elle.

## RECETTES AGRICOLES

## Engelures

Nous lisons dans la *Gazette des Campagnes* de Paris :

A cette époque où les engelures, les crevasses et les rhumatismes se font sentir, nous croyons devoir indiquer à nos lecteurs trois remèdes faciles dont on nous garantit l'efficacité :

**Pour les engelures :** Faites infuser dans de l'eau tiède une poignée de tan et se tremper les mains trois ou quatre fois par jour dans la décoction.

**Pour les crevasses :** Huit ou dix fois par jour, se faire chauffer les mains et se les frotter alors du jus d'oignon, ou tout simplement avec un oignon coupé en deux.

**Pour les douleurs,** surtout provenant de refroidissements, il faut faire un mélange de parties égales d'alcool et d'essence de térébenthine et se frictionner longuement les parties souffrantes avec ce liniment.

S'il est vrai que les remèdes les plus simples sont les meilleurs, ces trois là doivent être excellents.

## Nouveau remède à la météorisation

Un abonné du Finistère nous écrit qu'en plaçant sous les naseaux d'une vache météorisée une pincée de tabac sur une pelle rouge, on la guérit immédiatement.

Cela est facile, prompt et peu coûteux. Nous serions heureux d'apprendre que le procédé a été couronné de succès.—*Idem.*

## DISTRIBUTION DES PRIMES

Nous avons fait hier la distribution des primes aux Messieurs dont les noms suivent

Révd E. Picard,	O. Bellemare 2
Dr. E. Desjardins	Révd N. Kérouack
Révd J. Tallet	Révd M. Marchand
Révd J. B. Couillard	Révd N. E. Ricard
Cong. N. D. Montréal	L. E. Marchand
J. B. Rolland & fils	Révd L. Archambault
J. B. Roy	E. Lafontaine
Révd J. Déziel 4	Sém. St.-Hyacinthe
Collège de Lévis	A. Kérouack
Léon Roy	E. B. Dufort 2
Napoléon Matte	Dieudonné Denis
Révd J. H. Routhier	Ludger Gamache
Ed. Carrier	Le Major Campbell
C. Bourget	Is. Vandandaigue 2
Révd Ed. Roy	Emery Fère
P. Navégnis Leclerc	Norbert Fère
Révd L. L. Belisle 2	Révd M. Et. Perrault
Alphée Lemay	Ephrem Desnoyers
Louis Boucher	Joseph G. Godard
Gilbert Vidal	Révd Hubert Beaudet
Joseph Lafond	Révd J. Provençal 2
Cléophas Gagné 2	J. B. Alix
Félix Lord	J. B. Blanchard
Prudent Marceau	Révd J. E. Martin
Dr. Ls. N. Labrègue	Révd H. Millier 2
Damase Paradis	J. O. Duplissis
Révd C. O. Caron 2	Hubert Piché
Louis Labarre	Révd N. Constantin
Arthur Bald	Révd J. B. Vallée 2
Olivier Duval	Révd A. E. Dufresne

Révd J. Beauregard	Dr J. M. Paquin
Révd H. C. Hamelin 2	Révd L. M. Lefebvre
Joseph Hamel	J. C. Auger
Pierre Pepin	Paul Ouimet
Révd F. St. Aubin	Révd J. B. Bélangier
Edouard Dauphin	Révd F. X. Leclerc
Révd F. Gagné	Révd J. M. Rioux 2
Révd F. Bourgault	Dr F. L. Genand
Pierre G. Valois	Révd L. D. Maréchal
Révd J. B. Marcotte	Mathias Gareau
Jacques Cartier	Ludger Forest
Narcisse Cartier	Hormisdas Lesage
Octave Lambert 2	Révd J. Morin
André Vandandaigue	Joseph Derome
Villebon Huot 2	Moïse Roy 2
J. Brillon	Révd André Brien
Alexis Préfontaine 2	Révd Isidore Gravel
J. C. Délorimier	Joseph Chicoine 2
Révd J. Théoret	Jean Baptiste Lafleur
Marc Ducharme	Hon U. Archambault
Révd J. F. Gagnon 2	Coll. de l'Assomption
Atchez Mousseau	Amedée Marsan
Firmin Perrin	Révd N. Pelletier
Michel Raymond	Joseph Pellerin
Dr F. X. Verreault	Dr J. St. Germain
Benjamin Cormier	Révd S. de Carufel 2
Révd B. Ricard 2	Révd L. Langlais 2
Z. M. Papineau	Ed. Guilbault
Révd P. L. Paré	Joseph Gareau
Révd J. B. Champeau	G. De Lanandière
Révd J. E. Dupras	Fraçois Trudeau
Dr G. Dauth 2	Chs. Guilbault
George Martineau 2	Honoré Turgeon
Joseph Côté	Victor Lacroix
Célestin Bellemare	Antoine Bouchard

LISTE DES LETTRES NON RECLAMEES  
AU BUREAU DE POSTE DE  
STE. ANNE DE LA POCATIERE

Anctil, Dme J. N.	Aubut, Rémi
Bérubé, Eloi	Bossé, Félix
Caron, Ambroise	Chouinard, Pierre, fils
Dionne, Louis (2)	Dubé, Charles, fils
Fournier, Hubert	Gagnon, Augustin
Jeffrey, Henry	Lagacé, M.
Lévéque, François	Martin, Thomas
Martin, Dlle Précile	Ouellet, Alexandre
Ouellet, François	Ouellet, Dlle Sophie
Ouellet, Pierre	Ouellet, Théophile
Pelletier, Pierre	Rouleau, Charles
Simard, Abel	Simard, Dlle Clarisse
Sylvain, Octave	

AVOINE DE LA NORVEGE  
PRIME

Nous recevons ces jours-ci un grand nombre de lettres qui nous démontrent l'impossibilité qu'il y a pour plusieurs de nos abonnés de nous faire parvenir le prix de leur abonnement, vu la rareté de *billets de banques* dans les campagnes, et regretteront pour cela d'être privés de la prime.

En conséquence de cela nous accorderons des primes jusqu'au 15 de mars prochain.

Ceux de nos abonnés qui jusqu'à ce

temps paieront l'abonnement échu le 1er avril prochain, auront droit à une prime; ceux qui paieront l'année courante et l'année commençant le 1er avril prochain, auront droit à deux primes. Les nouveaux abonnés dont l'abonnement commencerait au 1er janvier dernier et qui paieront d'avance auront également droit à une prime.

Nous acceptons en paiement des estampilles de poste, mais non des timbres de billets.

Qu'il soit bien compris que tous ceux qui ont payé l'année commençant au 1er avril 1868, recevront la prime. Nous ne pouvons d'un seul coup en faire la distribution à ceux qui y ont droit; car nous avons en même temps à nous occuper de la composition, impression, etc., de la *Gazette*, ayant un personnel très-limité dans notre atelier.

STATIONS	HEURES	
	Aller	Retour
Pointe-Lévis	9-30 AM	4-00 PM
Madlow	9-40	3-50
Chaudière Junction	10-05	3-30
S. Jean Chrysostome	10-20	3-10
St. Henri	10-40	2-50
St. Charles	11-10	2-15
St. Michel	11-35	1-50
St. Valier	11-48	1-35
St. François	12-08	1-13
St. Pierre	12-20	1-00
St. Thomas	12-40	12-40
Cap St. Ignace	1-20	12-13
L'Anse à Giles	1-32	12-00
L'Islet	1-50	11-45 AM
	2-05	11-30
Trois Saumons	2-15	11-15
St. Jean Port Joli	2-35	10-50
Elgin Road	2-47	10-37
St. Roch	3-00	10-20
Ste. Anne	3-30	9-50
Rivière-Ouelle	3-50	9-25
St. Denis	4-08	9-05
St. Paschal	4-25	8-45
Ste. Hélène	4-45	8-20
St. André	5-15	8-05
St. Alexandre	5-15	7-50
Lake Road	5-35	7-25
River du Loup	5-55	7-00

## A VENDRE

## 2000 à 3000 Pommiers

6 à 8 pieds de hauteur.

LE Soussigné agent pour un pépiniériste des plus distingués en renommé du Haut-Canada, offre en vente des Pommiers de toutes les variétés qui réussissent le mieux en Canada.

Le prix est de vingt-huit sous par pommier livrable au dépôt de St.-Roch des Aulnais ou au dépôt de la Pointe-Lévis. Toute demande devra être faite d'ici au 25 de février prochain et les arbres seront livrés du 1er au 25 de mai.

AUGUSTE DUPUIS,

Village des Aulnais, Comté de L'Islet.

Il fournira aussi des poiriers, pruniers, cerisiers, vignes et arbres d'ornements à ceux qui désirent s'en procurer, au plus bas prix. Le paiement devra accompagner toute commande.—A. D.

28 janvier 1869.